

et dans cette maison où tout m'obéissait, je me trouvais seule et comme étrangère. J'étais maîtresse de disposer de ma vie intérieure comme je l'entendais; j'aurais voulu l'être de mes actions qu'il ne m'aurait rien dit, qu'il ne se serait informé de rien, ni de ce que j'aurais pensé ni de ce que j'aurais fait; un monde inconnu s'ouvrait devant moi, un monde plein d'obscurités, et il me laissait y pénétrer sans songer à me guider. J'aurais désiré qu'il s'occupât de moi à chaque heure, à chaque minute de la journée, et des journées entières s'écoulaient sans qu'il cherchât à me voir, et je restais chez moi, craintive, m'accusant de manquer peut-être de réserve, me reprochant d'avoir trop vite dépouillé la timidité de la jeune fille. Je m'interrogeai avec soin: je me demandai s'il n'avait pas quelques défauts qui l'éloignaient de moi, et je me promis de m'observer devant lui en parlant, d'épier sa pensée dans ses regards pour la prévenir, de sourire toujours et de paraître heureuse en sa présence. Quels rêves insensés n'ai-je pas fait! qu'elles folles idées, dont je suis honteuse maintenant, n'ai-je pas accueillies! Je me rassurai en me disant que j'étais jolie, et pour lui plaire, pour qu'il remarquât enfin ma beauté, je choisisais les parures qui me convenaient le mieux, je les essayais vingt fois devant les glaces, et je l'attendais. Si je croyais qu'il pouvait m'entendre, je me mettais au piano, je chantais pour l'attirer. Sa mère venait quelquefois; lui, jamais, et j'étais contente lorsque, soulevant les rideaux et le front appuyé sur les vitres, je l'apercevais passer grave et pensif. Je me cachais pour le voir, moi, sa femme, comme si c'eût été un désir illégitime et dont je devais rougir!

Marianne s'arrêta un instant pour essuyer ses larmes, puis elle reprit:

—Je crus me créer des ressources contre l'isolement et l'ennui dans des lectures qui m'attachaient d'abord et qui finissaient toujours par me troubler. Je retrouvai ma propre histoire, les désirs que j'avais formés, les craintes que je ressentais, dans des livres dont les sentiments et le style exalté agissaient sur mon imagination. Ils m'apprirent à voir dans mon cœur, ils me révélèrent en même temps ce que j'avais droit d'attendre et ce qui me manquait. J'avais excusé cent fois mon mari, j'avais inventé des prétextes pour le justifier: désormais je n'étais plus dupe ni de moi-même ni de ses mensonges. Avec l'expérience je venais d'acquiescer un don funeste, le soupçon, et je m'étudiaï à lire sur son visage les secrets de son cœur. J'y ai trop bien réussi, croyez-moi. Ce n'est ni l'ambition ni la fortune qui le tourmentent. Il n'a qu'une seule pensée, une seule, dans laquelle s'absorbe sa vie, et quand il est tout pour moi, je ne suis

rien pour lui, que sa femme aux yeux du monde, rien que celle qui porte son nom, qu'il entoure d'égards, mais à laquelle il refuse une part dans ses affections. Son silence ou ses paroles, sa tristesse ou sa joie, je sais tout interpréter, jusqu'à son sourire qu'il arrête quelquefois sur moi et dont il me fait une humiliante aumône. De timide et craintive que j'étais, je devins impertune. Je ne le quittais plus, j'allais le trouver au milieu de ses occupations; je m'attachais à lui; il était obligé de me prier avec douceur de le laisser. Jamais un mot d'impatience ne lui est échappé, mais je voyais qu'il souffrait intérieurement. Le soir, il sortait seul et je veillais pour l'attendre. Enfin, cette contrainte lui pesa et il sut s'en affranchir; il annonça un voyage d'affaires qui dura huit jours, puis un second qui se prolongea plus longtemps, puis ce fut une habitude prise par lui de quitter Paris. Il me dérobaît ainsi une partie de sa vie et redevenait libre loin de moi. J'aurais pu croire que ces voyages étaient nécessaires, mais une circonstance m'apprit qu'il me trompait. Une fois, il y avait trois semaines déjà qu'il était absent, un de ses clients me dit par hasard que quelques jours auparavant il l'avait vu à Marseille. Ce n'était pas là qu'il devait se rendre. Je fus sur le point de partir; l'impossibilité de donner un prétexte à sa mère me retint. Mais, de ce moment, il n'y eut plus de repos pour moi; de ce moment je fus jalouse! Hélas! vous ne savez pas ce que c'est que la jalousie; vous ignorez ce tourment de tous les instants, ce doute perpétuel qui empoisonne la vie! Je me serais résignée peut-être à son indifférence. Ce n'étaient rien pour moi de me dire: Il ne m'aime pas, à côté de ce supplice affreux: Il en aime une autre! J'ai épié ses actions, ses démarches; mais, quoique certaine d'être trahie, je n'ai pu encore découvrir ma rivale.

Mme Lascourt avait écouté Marianne avec une agitation croissante. Il s'était opéré en elle un changement étrange qu'heureusement la jeune femme, dominée par ses propres émotions, n'avait pas remarqué. A sa pâleur, à son abattement, avaient succédé l'animation des traits, le feu des regards. Honteuse d'abord aux premiers mots de cette confidence, elle aurait maintenant provoqué Marianne à l'achever; ses craintes elle les partageait toutes, aussi vives et aussi poignantes. Ce mot de rivale éveilla en elle la même passion et les réunissait toutes deux dans un intérêt commun, dans la même curiosité inquiète et ardente. A son tour elle ne pouvait plus supporter le doute, et elle aurait donné sa vie à l'instant pour pénétrer ce mystère. Jalouse comme celle qui avait le droit de se plaindre, comme elle, elle avait aimé longtemps en silence, mais sans